

Féminin, pluriel : à la rencontre des princesses

Présentation du projet

Féminin, pluriel est un projet journalistique fictif consacré à la relecture critique des contes de fées des frères Grimm à travers une perspective féministe. À partir des figures imaginées de Blanche-Neige et de La Belle au bois dormant, ce numéro interroge la manière dont ces récits participent à la construction d'un idéal féminin et amoureux, tout en contribuant à banaliser certains rapports de domination entre les genres.

Souvent perçus comme de simples histoires destinées aux enfants, les contes de fées occupent pourtant une place essentielle dans la construction de l'imaginaire collectif. Derrière les figures des princesses, des princes sauveurs et des « fins heureuses », ces récits représentent des modèles de comportement profondément ancrés dans les sociétés patriarcales qui les ont produits. Les héroïnes y sont généralement définies par leur beauté, leur douceur, leur innocence ou encore leur passivité, tandis que les personnages masculins incarnent l'action, le courage et sont généralement acclamés pour leur « sauvetage ».

À travers la répétition de ces schémas narratifs, les contes semblent normaliser une vision genrée des relations amoureuses hétérosexuelles où les femmes apparaissent comme dépendantes d'une intervention masculine.

Le présent projet met en lumière les manières dont ces contes associent l'accomplissement féminin au mariage, dans la mesure où celui-ci apparaît comme une « récompense » implicite accordée à l'héroïne après le sauvetage du prince et comme l'aboutissement de sa vie, le récit s'arrêtant en général à cet épisode. Il semble que cette récurrence contribue à installer, dès l'enfance, l'idée selon laquelle l'épanouissement des femmes passerait nécessairement par l'amour romantique et la vie conjugale.

Face à ce constat, *Féminin, pluriel* propose une relecture critique fondée sur la redéfinition de la voix des héroïnes. Dans des entretiens fictifs, Blanche-Neige et La Belle au bois dormant prennent enfin la parole pour revenir sur leur propre histoire, questionner les représentations dont elles ont été l'objet et déconstruire les modèles qui leur ont été imposés. En devenant sujets de leur récit qui connaît plusieurs versions que les princesses comparent plutôt qu'objets du regard et de la parole des autres, elles révèlent les silences, les contradictions et les mécanismes de domination dissimulés derrière les voix masculines qui les ont racontées. Ce projet fait fond sur une nouvelle manière de lire les contes de fées : non plus comme des récits neutres, mais comme des constructions culturelles à interroger.



-Albina Haliti

Princesses sous silence : relire les contes des Frères Grimm

Princesses emblématiques de notre enfance, Blanche-Neige et La Belle au bois dormant reprennent vie pour livrer leur vérité. À travers leurs entretiens, les héroïnes des frères Grimm se racontent autant qu'elles éclairent sur leur destin à la fois tragique et merveilleux. Rencontre.

Ll était une fois des sortilèges maléfiques, des princesses endormies et des princes vaillants venus les secourir en bravant mille dangers. Derrière l'apparente simplicité de ces récits merveilleux se cache pourtant une réalité qui mérite d'être interrogée : celle d'un modèle genré et amoureux soigneusement construit et largement diffusé.

Souvent perçus comme des récits innocents, destinés au divertissement des enfants, les contes de fées semblent raconter des histoires universelles et intemporelles où triomphent l'amour et le bien. Rien de nouveau jusque-là, me direz-vous. Mais est-ce vraiment le cas ? Car loin d'être de simples récits naïfs, ces contes sont aussi porteurs de normes misogynes profondément ancrées dans les sociétés patriarcales qui les ont produits¹. Par exemple, les princesses sont décrites la plupart du temps pour ne pas dire tout le temps selon des critères de beauté idéalisés : peau blanche, lèvres rouges, traits délicats, cheveux longs... On dirait bien que tout contribue à la diffusion de modèles esthétiques précis.

Libérer la
parole
féministe



Figure 1. Le prince venant réveiller la princesse de *La Belle au bois dormant*. La position allongée de la princesse la fige dans état passif, renforçant ainsi l'idée qu'elle subit son destin, tandis que l'homme agit en la secourant. Chromolithographie de Thekla Brauer, 1898.

Rencontre avec les princesses emblématiques des Frères Grimm

Blanche-Neige contre-attaque :
la plus jeune des princesses n'a
pas dit son dernier mot. p. 4-7.

Elle en dit quoi, Aurore ?
La Belle au bois dormant plus réveillée
que jamais. p.7 -10.

¹ Cristina Bacchilega, 1993, « An Introduction to the "Innocent Persecuted Heroine" Fairy Tale », *Western Folklore*, n° 1, p. 1-12; disponible en ligne : <https://doi.org/10.2307/1499490>.

Les chercheuses Sixue Wu et Wang Wenting s'alignent également sur cette idée : « les princesses ont toutes une apparence commune. Elles possèdent toutes la même beauté innée qui fait tomber amoureux au premier regard le sexe opposé. Elles sont faites du même moule, et leur apparence représente leur destinée dès leur naissance [...]. Parmi les 54 histoires mettant en scène des princesses, 35 décrivaient la princesse avec des adjectifs tels que “belle”, “apparence extraordinaire”, “exceptionnellement belle” et “beauté incomparable”, et beaucoup d'entre elles décrivaient la beauté de la princesse d'une manière délicate et subtile². » Ces représentations ressortissent à une « assimilation des idéaux patriarcaux de la féminité³ », pour reprendre les termes de Cristina Bacchilega. Elles semblent en fait favoriser une conception de la femme réduite à un objet à travers le *male gaze* ou « prisme masculin », peu propice à son développement comme un véritable sujet⁴. N'oublions pas, en effet, de rappeler que ces figures féminines, pour la plupart mineures, sont écrites par des hommes.

À ces caractéristiques physiques s'ajoutent également des qualités morales récurrentes. Il semble même que celles-ci soient jugées nécessaires pour prétendre au statut de princesse : douceur, patience, innocence ou encore gentillesse... Ces traits, loin d'être anodins, contribuent en réalité à façonner une image normative de la féminité⁵, à laquelle les lecteurs, et plus encore les lectrices, sont implicitement invités à se conformer.

Cette construction
n'est pourtant pas là par hasard

En y prêtant plus attention, l'on parvient rapidement à comprendre que ces qualités morales attribuées aux princesses s'inscrivent en fait dans une dynamique plus large de **répartition des rôles** : d'un côté, des princesses réduites à l'attente, car « passives, soumises et impuissantes⁶ » comme l'explique Marcia R. Lieberman ; de l'autre, des figures masculines actives, investies non seulement du pouvoir d'agir, mais surtout de sauver. Carolina Fernández Rodríguez soutient par ailleurs

que ces contes de fées ont longtemps servi à « transmettre l'idée que le rédempteur est naturellement un homme⁷ ». Difficile alors de passer à côté du schéma narratif, vu et revu, de la « **demoiselle en détresse** » et du « **prince sauveur** » structurant de nombreux contes et opposant une inaction féminine normalisée à une action masculine valorisée. Ces schémas, **intériorisés dès l'enfance**⁸, façonnent en profondeur notre imaginaire en associant l'amour à une forme de **dépendance masculine**⁹. Cela renforce non seulement l'idée que les femmes sont censées compter sur les hommes pour être sauvées, mais justifie aussi leur passivité.

² Sixue Wu et Wenting Wang, 2019, « The Influence of Female Images in Grimm's Fairy Tales on Children Against the Background of Patriarchal Society », *Proceedings of the 3rd International Conference on Art Studies: Science, Experience, Education (ICASSEE 2019)*, p. 675-678, ici p. 676 ; disponible en ligne : <https://doi.org/10.2991/icassee-19.2019.143> ; ma traduction.

³ C. Bacchilega, art. cit., p. 3 ; ma trad.

⁴ « Prisme masculin », *Wikipédia*, en ligne : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Texte>.

⁵ S. Wu et W. Wang, art. cit., p. 675.

⁶ Marcia R. Lieberman, 1972, « “Some Day My Prince Will Come”: Female Acculturation through the Fairy Tale », *College English*, n° 3, p. 383-395, ici p. 387 ; disponible en ligne : <https://doi.org/10.2307/375142> ; ma trad.

⁷ Carolina Fernández Rodríguez, 2002, « The Deconstruction of the Male-Rescuer Archetype in Contemporary Feminist Revisions of “The Sleeping Beauty” », *Marvels & Tales*, n° 1, p. 51-70, ici p. 52 ; disponible en ligne : <http://www.jstor.org/stable/41388615> ; ma trad.

⁸ Tuğçe Alkiş, 2023, « Prince Charming Never Comes: Neil Gaiman's *The Sleeper and the Spindle* », dans Alexandra Cheira (dir.), *Myth and Fairy Tale in Contemporary Fiction*, Newcastle upon Tyne, UK, Cambridge Scholars Publishing, p. 169-183, ici p. 170.

⁹ Barbara Kaczyńska, 2018, « “Because he's worth it”: Heroization of the Male Rescuer in Retellings of the “Sleeping Beauty” Tale Typ », *Humanistyka i Przyrodznawstwo*, n° 24, p. 89-104, ici p. 90 ; disponible en ligne : <https://doi.org/10.31648/hip.2598>.

Ce type de configuration narrative qui valorise l'héroïsme masculin s'accompagne, en parallèle, d'une forme de rétribution attribuée aux héroïnes. En effet, leur sauvetage débouche presque systématiquement sur une « récompense¹⁰ » implicite : le mariage. Présentée comme une issue heureuse et évidente, cette union s'impose comme un prolongement naturel de l'exploit accompli par le héros. La récurrence de ces dénouements matrimoniaux contribue-t-elle à ancrer, dès l'enfance, l'idée que le mariage constitue l'horizon attendu d'une vie ? C'est ce que soutient en quelque sorte Marcia R. Lieberman : « lorsque les contes de fées [...] se concluent par un mariage et l'affirmation vague "ils vécurent heureux pour toujours", les enfants peuvent développer un désir profond d'être toujours courtisés, puisque le mariage marque littéralement la fin de l'histoire". » Bien sûr, on peut se demander si l'envie d'être courtisé s'arrête une fois que l'on est marié et si l'on considère bien pour soi-même que cette union marque une « fin » ou pas, mais cela n'enlève rien à la promesse de bonheur que véhiculent ces fins. Qui ne veut pas vivre heureux pour toujours ?



Figure 2. Le mariage de *La Belle au bois dormant*. Illustration anonyme du livre d'Artur Oppman, *Śpiąca królewna*, Varsovie, Konstanty Trepte, 1900, p. 14.

Mais en fait, les princesses vécurent-elles heureuses après leur mariage ? Le présent numéro propose de donner la parole à celles qui en ont été les figures centrales de ces contes, mais rarement les voix. *Féminin, pluriel* est en effet allé à la rencontre des héroïnes emblématiques des Frères Grimm. *Blanche-Neige*¹² et *La Belle au bois dormant*¹³ y livrent, pour la première fois, le récit de leur expérience : celle de deux jeunes filles au destin profondément bouleversé. Dans cette perspective, notre journal a souhaité leur offrir un espace de parole inédit, afin qu'elles puissent enfin raconter leurs vérités.

¹⁰ S. Wu et W. Wang, art. cit., p. 675.

¹¹ M. R. Lieberman, art. cit., p. 394 ; ma trad.

¹² Jacob et Wilhelm Grimm, 1869 [1812], *Blanche-Neige*, dans *Contes allemands du temps passé*, trad. Félix Frank et E. Alsleben, Paris, Didier, p. 7-19.

¹³ Jacob et Wilhelm Grimm, 2017 [1812], *La Belle au bois dormant*, dans *Contes de Grimm*, éd. et trad. Natacha Rimasson, Paris, Corti, « Merveilleux ».

Rencontre avec

Blanche-Neige

Connue pour sa beauté, plongée dans un sommeil empoisonné en attendant d'être sauvée, Blanche-Neige incarne l'un des récits les plus célèbres de notre enfance. Mais derrière cette histoire emblématique, que reste-t-il de sa propre voix ? Aujourd'hui, Blanche-Neige n'attend plus. Elle parle. Et ce qu'elle a à dire pourrait bien bouleverser le conte que nous croyons connaître. Rencontre avec une héroïne longtemps silencieuse.

Propos recueillis par Albina Haliti

Merci de nous accorder cette interview dans laquelle vous revenez pour la première fois sur votre expérience. On le rappelle, les Frères Grimm ont publié votre conte en 1812 dans *Kinder und Hausmärchen*, un recueil destiné à transmettre des récits populaires allemands. Si vous deviez raconter votre histoire avec vos propres mots, par où commenceriez-vous ?

Je commencerais sans doute par ce que l'on ne voit pas. On parle souvent de moi comme d'une princesse endormie, sauvée par un prince, comme si tout avait commencé et s'était terminé par ce geste et que mon histoire

ne se résu-
mait qu'à ça.
Pourant, on

ne se demande pas comment j'ai vécu ces événements. Donc je dirais que si je devais reprendre mon récit, je commencerais par ce

que j'ai ressenti, ce que j'ai traversé, et par tout ce qui a été laissé de côté. Parce que mon histoire ne s'arrête pas au moment où j'ai été sauvée. Le récit de mon réveil et de la suite telle que je l'ai vécue n'a pas intéressé les gens. En fait, toute mon histoire aurait dû se faire du point de vue de la jeune fille que j'étais et à qui l'on n'a pas vraiment laissé la parole.

Vous avez donc le sentiment que ce que les auteurs ont raconté ne reflète pas réellement votre expérience ?

Exactement. J'ai l'impression qu'elle a plutôt été simplifiée avec le schéma de la jalousie meurtrière de la belle-mère, la passivité de la princesse et le dénouement final menant au mariage. On a gardé ce qui arrangeait pour servir un certain modèle : celui d'une jeune fille belle,

patiente, qui attend d'être sauvée et qui, une fois sauvée, est reconnaissante, admirative, pleinement amoureuse de « mon » prince, sans que cette situation introduise de déséquilibre dans la relation, qui a par ailleurs été présentée comme épanouissante mais qu'en savez-vous ? N'y a-t-il eu aucun prix à payer ? Personne ne s'y est intéressé. Ce n'est sans doute pas un hasard si c'est cette version-là qui a traversé le temps. Je pense surtout qu'on a voulu croire à une histoire belle et facile à transmettre, mais pas forcément à une histoire vraie. Cela expliquerait la raison pour laquelle mes peurs et mes hésitations ont disparu : parce qu'il paraissait plus simple de garder ce qui faisait rêver de l'extérieur, en laissant de côté ce qui dérangeait. C'est d'ailleurs souvent ainsi que les récits se construisent.



Figure 3. Blanche-Neige. Photographie de Freepik via Magnific, s.d.

Mais alors selon vous, qu'a-t-on mal compris ?

Beaucoup d'aspects. On a par exemple tendance à se représenter les sept nains comme « bienfaiteurs » alors que leur aide était pour moi une forme d'enfermement puisque je « vaquai[s] au soin du ménage¹⁴». Il y a aussi le sommeil éternel réduit à un simple sort. Pourquoi ne pourrais-je pas m'épanouir dans mon sommeil ? Je n'ai jamais demandé à être réveillée !

En réalité, mon histoire a été racontée du point de vue de ceux qui regardent, jamais du point de vue de celle qui la vit. L'on a parlé de moi, mais pas avec moi. À mon sens, tout réside dans cette problématique, car en supprimant notre voix, ils effacent notre identité.

Vous parlez « d'identité effacée ». Cela se reflète-t-il aussi, selon vous, dans la manière dont vous êtes dépeinte, notamment à

travers votre apparence physique ?

Bien sûr. J'ajouterais même que cette insistance sur mon apparence finit par me définir entièrement et donc m'effacer. Si je demande aux lecteurs et lectrices de fermer les yeux et de penser à moi, ils vont avoir en tête la blancheur de ma peau, la rougeur de mes lèvres et la noirceur de mes cheveux. Mais cela ne dit rien de qui je suis.

« Petit miroir, petit miroir, quelle est la plus belle de tout le pays ? »

Rappelons d'ailleurs que c'est votre « beauté » et votre « innocence » qui ont scellé votre malheureux destin, avec la « jalousie » de la Reine, votre belle-mère, pour la première caractéristique, et la vulnérabilité face aux dangers qu'occasionne la seconde. Votre ennemie a cherché à vous faire disparaître à plusieurs reprises, jusqu'à l'épisode fatal de la pomme empoisonnée. Pensez-vous que certaines femmes participent elles aussi à perpétuer ces modèles esthétiques et les rivalités qui en découlent ?

Oui et non. Certes, ma belle-mère était profondément préoccupée par son apparence, je dirais même jusqu'à l'obsession. Mais je ne peux pas dire si cette obsession lui appartenait entièrement, car je pense qu'elle s'inscrivait en fait dans un cadre plus large de mon époque, où la beauté constituait presque la seule et unique valeur reconnue aux femmes. À mon avis, ce que les auteurs ont tenté de mettre en scène à travers sa jalousie, c'est moins une rivalité naturelle qu'une compétition construite entre les femmes¹⁵. Ils nous ont placées l'une face à l'autre, comme si nous étions condamnées à nous comparer et à nous craindre. Pour celles qui ont grandi avec ces récits, cette rivalité finit par être normalisée : elle s'insinue dans notre éducation, façonne nos regards et alimente l'idée qu'il faudrait toujours être « plus belle, plus désirable » que l'autre. On est loin de l'idéal de sororité qui devrait toutes nous animer et nous soutenir. Pourtant, je crois fermement que si certaines femmes participent à perpétuer ces modèles de concurrence, c'est surtout parce qu'elles y ont elles-mêmes été enfermées par le système patriarcal. Pour reprendre l'exemple de ma belle-mère, je ne peux pas m'empêcher de penser au fait qu'elle était seule, en réalité, et que cette solitude, qui était en partie subie, je le crois, a sans doute informé son mépris pour les autres femmes – moi compris¹⁶. Sa beauté semblait être la dernière chose à laquelle elle pouvait encore se raccrocher pour susciter l'attention des autres. En dehors de son statut de reine, bien sûr, mais qui biaise précisément toute expression d'un intérêt chez autrui...



¹⁴ J. et W. Grimm, *Blanche-Neige*, op. cit., p. 11.

¹⁵ Albrecht Classen, 2021, « Women in the World of the Grimms' Fairy tales », *Futhark. Revista de investigación y cultura*, n° 3, p. 125-153, ici p. 141 ; disponible en ligne : <https://revistascientificas.us.es/index.php/futhark/article/view/16098>.

¹⁶ Agnieszka Rothert, 2024, « Mothers and Daughters in Fairy Tales and Feminism », *Teoria Polityki*, n° 9, p. 39-57, ici p. 49 ; disponible en ligne : <https://doi.org/10.4467/25440845TP.24.015.20711>.

Vous semblez ici justifier son acharnement envers vous. Pourquoi ?

Je ne peux pas dire que je le justifie. Mais il est possible que, d'une certaine manière, je le comprenne en effet. Avec le recul, j'ai le sentiment qu'elle a agi ainsi pour se conformer aux exigences de beauté qui pesaient sur les femmes de notre époque. En vieillissant, elle s'éloignait peu à peu de ces standards, et

avec eux, de la place que la société lui accordait.

Bien sûr, cela n'enlève rien à la violence de ses actes. Mais il me semble difficile de la réduire à une simple figure malveillante. Il faut garder en tête que nous vivions dans un monde où la valeur d'une femme était étroitement liée à son apparence même pour les reines ! et où le moindre signe de rivalité pouvait devenir une menace. Peut-être ai-je

alors incarné, malgré moi, ce qu'elle craignait de perdre... d'autant plus que je ne suis pas née loin du trône.

Ce qui me frappe aujourd'hui, c'est que cette vision de la reine jalouse ne s'est pas arrêtée à mon histoire car elle a été reprise, transformée et parfois même accentuée dans les versions qui en ont été faites par la suite.

Justement, ces multiples adaptations ont profondément contribué à façonner l'imaginaire collectif, non seulement à travers la jalousie féminine, mais aussi dans la manière dont elles représentent votre relation avec le prince. Quel regard portez-vous aujourd'hui sur ces différentes réécritures ?

Je dirais qu'elles ouvrent la voie à une multiplicité d'interprétations, au point de faire émerger aujourd'hui des relectures profondément renouvelées. Je pense notamment à la réécriture queer et féministe de Neil Gaiman, dans laquelle je deviens une figure active et héroïque qui n'attend plus d'être sauvée, mais viens moi-même au secours de *La Belle au bois dormant*¹⁷. J'ai particulièrement apprécié cette lecture et la recommande vivement.

Les adaptations contemporaines mettent en valeur les traits de caractère des femmes et se concentrent moins sur l'apparence physique. Maintenant, les héroïnes ont de la force, de la détermination et du courage. Les princesses sont actives et contribuent au bien-être de la société dans laquelle elles vivent.¹⁸

Mais je dirai que, parmi toutes ces adaptations, celle de Walt Disney sortie en 1937 reste, à mes yeux, la plus réductrice et problématique, car elle introduit une scène qui n'existait pas dans l'œuvre originale : celle du baiser.

En réalité, si je me réveille, ce n'est pas grâce à l'intervention du prince, comme on peut le voir dans le film. C'est simplement parce que le bout de pomme resté coincé dans ma gorge a été expulsé.¹⁹ Pourtant, dans l'adaptation Disney, le baiser est présenté comme un geste salvateur. Selon moi, cette version ne laisse aucune place à la possibilité que je n'étais pas consentante. Elle pose le baiser comme la seule solution pour me réveiller, mais qui peut croire à ça ? Le cas échéant, mon futur ex-mari [ndlr : ils sont aujourd'hui divorcés] aurait pu simplement m'embrasser la main.



Figure 4. Blanche-Neige empêchant le baiser du prince durant son sommeil dans *Blanche-Neige et les Sept Nains*. Illustration amateur retouchée d'auteur inconnu à partir d'une capture d'écran du film de Walt Disney (1937).

¹⁷ Neil Gaiman, 2014, « The Sleeper and the Spindle », *Trigger Warning: Short Fictions and Disturbances*. London, Headline, p. 230-257.

¹⁸ Maria Tomé Da Conceição et Glória Bastos, 2013, « "Mirror, Mirror on the Wall Who Is the Freest of Them All?": Portrayals of Princesses in Grimm's Fairy Tales and Contemporary Children's Literature », *Alabe Revista De Investigación Sobre Lectura Y Escritura*, n° 8, p. 1-12, ici p. 8 ; disponible en ligne : <https://doi.org/10.15645/Alabe.2013.8.5>.

¹⁹ J. et W. Grimm, *Blanche-Neige*, op. cit., p. 18.

Effectivement. Je ne vois pas comment j'aurais pu aimer un homme qui m'était totalement étranger ! D'autant plus que je n'avais alors aucune expérience de l'amour ni des relations amoureuses. Pourtant, les auteurs ont tout de même choisi de me marier presque immédiatement après ma rencontre avec le prince. Aujourd'hui le prince et moi sommes séparés.

Mais paradoxalement, bien que j'aie été consciente de la précipitation de cette décision, je pense que je l'aurais tout de même épousé. Avant que vous ne me demandiez pourquoi, je vous réponds que c'est tout simplement parce que je n'avais pas le choix. Si l'on s'attarde sur la structure grammaticale du récit, on se rend rapidement compte que le mariage est en fait présenté comme une imposition et non comme une possibilité. À peine m'étais-je réveillée que le prince m'a ordonné

«Les jeunes filles peuvent envisager les relations amoureuses en associant dangereusement le sentiment amoureux à une dépendance masculine»

de me rendre avec lui au château de son père : « viens avec moi²¹ ». Il a ensuite justifié cet ordre par « et tu seras ma femme²² ». Le prince ne m'a donc jamais demandé mon avis, mais il a plutôt exprimé une certitude, une prédiction sur le futur qui se veut de soi. En contrepartie de son soi-disant « geste salvateur », il me fallait l'épouser. En me mariant, j'ai surtout agi en conformité avec les normes sociales de l'Allemagne du début du XIX^e siècle. Je savais qu'en restant célibataire, je serais privée de tout statut juridique, mais aussi de droits politiques et économiques²³. Pour pouvoir bénéficier de ces droits, le mariage s'est présenté comme une suite logique.

Si vous aviez aujourd'hui l'occasion de parler à la jeune fille que vous étiez, que lui diriez-vous ?

C'est une bonne question. Je crois que je commencerais par lui dire de ne pas se laisser définir par ce que les autres voient d'elle. Que sa valeur ne réside ni dans la blancheur de sa peau ni dans la douceur que l'on attend d'elle

en fait, qu'elle ne consiste pas dans le regard que les autres posent sur elle. J'aimerais qu'elle comprenne, plus tôt que moi, qu'elle a le droit d'exister autrement que dans l'attente des autres.

Je lui dirais aussi de ne pas confondre silence et sagesse. Que se taire ne protège pas toujours, et qu'au contraire, sa voix mérite d'être entendue, même lorsqu'elle dérange. Et puis, surtout, je lui dirais qu'elle n'est pas seule. Que les autres femmes ne sont pas ses rivales, mais qu'elles traversent, elles aussi, les mêmes attentes et les mêmes contraintes. Enfin, je crois que je lui dirais de ne pas avoir peur d'écrire son histoire.

Portrait / Interview

Rencontre avec

La Belle au bois dormant

Figure emblématique des contes de fées, *La Belle au bois dormant* traverse les siècles en incarnant à la fois l'innocence, la beauté et une forme de passivité idéalisée. Son histoire s'inscrit dans une tradition où le destin féminin semble étroitement encadré par des forces extérieures sur lesquelles elle n'a que peu de prise : malédiction, sommeil, sauvetage... Mais que se passe-t-il lorsqu'on déplace le regard et que l'on écoute enfin celle dont le destin est décidé par d'autres ? *Féminin, pluriel* a choisi de lui donner la parole.

²¹ *Ibid.*, p. 18.

²² *Idem.*

²³ S. Wu et W. Wang, art. cit., p. 676.

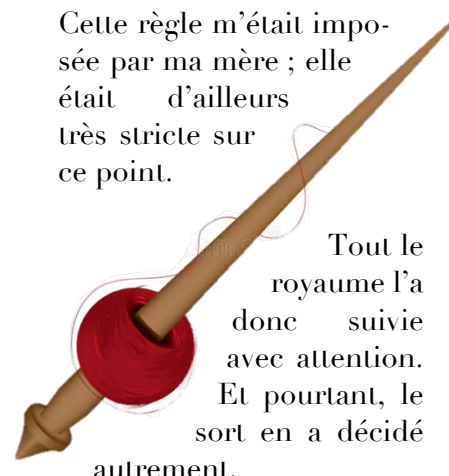
Propos recueillis par Albina Haliti

Aurore, merci de nous accorder cet entretien. On vous présente souvent comme une princesse douce et conforme aux attentes du royaume. Est-ce une image fidèle à ce que vous étiez avant l'événement qui a bouleversé votre vie ?

Je peux dire sans difficulté que j'ai grandi dans un environnement privilégié durant les 15 premières années

de ma vie. Vraiment, je ne peux pas me plaindre. Rien ne me manquait et j'étais entourée de bienveillance, non seulement de la part de mes parents, mais encore de tout le royaume. Je pense que le seul cadre réellement contraignant concernait une interdiction, que vous connaissez probablement tous et toutes : celle de ne jamais m'approcher d'un fuseau.

Cette règle m'était imposée par ma mère ; elle était d'ailleurs très stricte sur ce point.



Tout le royaume l'a donc suivie avec attention. Et pourtant, le sort en a décidé autrement.

Vous savez, cette image de jeune fille douce et raisonnable ne me semble pas totalement juste. J'étais surtout animée par une grande curiosité et un désir constant de découverte. J'aimais explorer, aller à la rencontre de l'inconnu, sortir des limites qui m'étaient fixées. C'est d'ailleurs cet élan qui, paradoxalement, s'est trouvé lié à l'événement qui a marqué mon destin.



Avec le recul, j'ai l'impression que cette soif d'aventure a été construite de manière à associer la curiosité féminine à une forme de transgression dangereuse. Comme si une personnalité plus aventureuse devait nécessairement conduire à une sanction. Mais je ne suis pas certaine que mon histoire puisse se réduire à cette leçon, car il y a aussi, peut-être, quelque chose d'imprévisible qui échappe à toute intention morale.

Figure 5. La Belle au bois dormant. Photographie de Freepik via Magnific, s.d.

Rappelons d'ailleurs que c'est la fée qui n'a pas été conviée à la fête qui a bouleversé votre destin et vous a condamné à la mort. Heureusement, la dernière fée a réduit cette peine en un sommeil de 100 ans. Comment comprenez-vous aujourd'hui cette condamnation ?

Aujourd'hui je ne vois plus cet acte comme une simple manifestation de méchanceté. Il me semble qu'il s'enracine aussi dans un sentiment d'exclusion profond d'une femme qui avait besoin d'être entourée. Agnieszka Rothert disait d'ailleurs que la figure de la « marraine oubliée, la femme en colère, la femme

méprisée, la femme vengeresse [...] est la personification des sentiments blessés²⁴ » et je pense que cette lecture résume bien la situation de cette pauvre fée.

Vous ne ressentez donc pas d'animosité envers elle ?

Aucune. Certes, son geste reste violent, bien sûr, mais il révèle surtout un déséquilibre dans les relations qui structuraient notre monde. D'une certaine manière, il met en lumière ce que l'on préfère habituellement taire, soit les conséquences de l'oubli et de l'exclusion.

²⁴ A. Rothert, art. cit., p. 48 ; ma trad.



Figure 6. Cette illustration met en scène la bravoure masculine à travers l'armure, la cape rouge et l'épée brandie du prince. Face à des ronces menaçantes qui se referment sur lui, il se trouve en position offensive, prêt à s'ouvrir un chemin pour accéder au château et sauver la Belle au bois dormant de la malédiction. Illustration de P.J. Lynch pour *The Sainsbury Book Of Fairytales*, 1993.

Dans votre conte, nous retrouvons également la quête du prince partant à l'aventure dans le but de vous sauver. Pouvez-vous revenir sur la place qu'occupe cette quête dans le récit que les frères Grimm en ont fait et sur la manière dont elle est racontée ?

En effet, dans la majeure partie du conte, nous suivons sa quête pour accéder au château ainsi que les épreuves qu'il se doit d'affronter avant d'y accéder. D'ailleurs, je trouve que durant une bonne partie du conte, on accorde une grande importance à ce sauvetage. On a même l'impression qu'à ce stade, le conte aurait dû s'intituler « Le sauvetage de la Belle au bois dormant par un prince brave » et non *La Belle au bois dormant*. C'est un schéma que je remarque dans beaucoup de contes : les princes sont mis en avant. À vrai dire, en détournant l'histoire vers l'héroïsme des hommes, les femmes se voient reléguées au second plan. Nous ne sommes de fait plus les agentes, mais devenons curieusement les objets de *notre propre* histoire.

Il semble néanmoins que vous vous réveillez grâce au miraculeux « baiser » du prince car, je cite, « a peine l'eut-il effleuré de son baiser qu'[elle] ouvrit les yeux, se réveilla... »

En réalité, il n'en est rien. Si je me suis réveillée, c'est simplement parce que la fin de la malédiction des 100 ans arrivait à son terme. Relisez plus attentivement le passage et vous vous rendrez compte de cet aspect. Il est noté : « et quand le prince s'approcha de la haie d'épines, il ne trouva rien que de belles et grandes fleurs qui s'ouvrirent d'elles-mêmes,

le laissèrent passer sans dommage. » À vrai dire, le fait qu'il soit là au moment de la fin de la prophétie n'était en fait qu'un coup du hasard. C'est implicite chez les frères Grimm, mais c'est quand même là. En revanche, ils ont ajouté le baiser, parce qu'ils trouvaient cela plus romantique, j'imagine ; je trouve cela au contraire assez attendu et pour tout dire vraiment *cringe*, étant donné l'absence de réaction de ma part. Car je vous assure que j'aurais réagi si cela m'était arrivé.

Cette représentation du prince sauveur modifie profondément la manière dont le conte peut être interprété. Que pensez-vous de l'image que votre histoire renvoie aujourd'hui aux jeunes filles ?

Je pense que l'image à laquelle mon histoire renvoie aujourd'hui est plus ambiguë qu'on ne le croit. Pendant longtemps, elle a véhiculé l'idée qu'une jeune fille devait attendre, en silence, qu'un événement extérieur vienne donner un sens à sa vie. Pour moi, cette attente a souvent été présentée comme une forme de douceur et de sagesse, alors qu'en réalité, elle relevait surtout d'une absence de choix pour les femmes. Aujourd'hui, les choses évoluent, et certaines relectures cherchent à me redonner une forme d'agentivité. Mon histoire a d'ailleurs été reprise et adaptée de nombreuses fois, que ce soit à travers des œuvres littéraires, des mises en scène théâtrales, des productions cinématographiques ou encore des jeux vidéo. Il me semble d'autant plus important de mentionner que ces réécritures témoignent avant tout d'une évolution des mentalités, car elles proposent des héroïnes moins passives, capables d'agir par elles-mêmes et de s'affranchir du schéma traditionnel du sauvetage²⁵. Pourtant, l'image traditionnelle persiste largement dans l'imaginaire collectif. Beaucoup continuent d'associer mon histoire à celle d'un amour salvateur, fondé sur l'intervention d'un prince, sans forcément questionner ce que cela implique. Je crois que le risque, pour les jeunes filles, est d'intérioriser cette idée selon laquelle il faudrait attendre d'être choisie, ou sauvée, pour exister pleinement. Mais aucune vie ne devrait se construire dans l'attente. Si je pouvais transmettre quelque chose aujourd'hui, ce serait peut-être cela : ne pas confondre immobilité et destinée, et se rappeler que l'on peut — mais surtout que l'on doit — être actrice de sa propre histoire.

²⁵ Maria Tomé Da Conceição et Glória Bastos, art.cit., p. 8.

Vous dites que votre histoire reste associée à celle d'un amour sauveur. Pourquoi à votre avis ?

Je pense que cela tient en grande partie à une confusion persistante dans l'imaginaire collectif, entre le conte des frères Grimm et l'adaptation qui a le plus marqué les esprits : celle produite par Walt Disney en 1959. C'est en effet dans cette version que la scène du baiser occupe une place centrale, alors que dans la version originale, il est question d'un effleurement. Pourtant, ce geste de Disney a profondément redéfini la lecture du récit, spécialement car il l'a fait basculer vers une interprétation centrée sur l'amour romantique. Selon moi, c'est précisément cette mise en scène qui a contribué à installer l'idée d'un amour sauveur.

« Je crois que le risque, pour les jeunes filles, est d'intérioriser cette idée selon laquelle il faudrait attendre d'être choisie, ou sauvée, pour exister pleinement. »

Que ce soit dans la version des Frères Grimm comme dans celle proposée par Walt Disney, votre histoire s'achève systématiquement par un mariage. Comment interprétez-vous cette récurrence ?

Je suis ravie que vous souleviez cette question, car elle mérite, en effet, d'être examinée plus attentivement. En fait, j'ai pu observer un schéma répétitif dans de nombreux contes traditionnels où l'on retrouve le prince qui agit, accomplit une quête et est acclamé pour sa bravoure, tandis que la princesse, elle, subit les événements et finit par être, d'une certaine manière, « donnée » audit prince. Dans mon cas, cette prétendue récompense prend la forme du mariage. Quelle aubaine ! D'ailleurs,

cette union est introduite par « alors » chez les Grimm : « La Belle au bois dormant se réveilla [...] alors les noces du prince avec la Belle furent célébrées... ». Cette conséquence paraît indiquer que pour le remercier de « m'avoir sauvée », je me devais de lui donner quelque chose en retour. Il s'instaure donc une dynamique implicite de don et de contre-don, où je deviens, en quelque sorte, la récompense et suis récompensée à mon tour par ce que je suis censée vouloir tout au long de mon existence. En fait, cela donne au dénouement une apparence d'évidence et oriente le récit vers une finalité matrimoniale présentée comme heureuse, puisque celui-ci finit par « et ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours. »